

**Geoffroy Larcher**

**Mindel'Saudade**

**Extrait**

# 1

Le vent chargé de sable s'est renforcé au coucher du soleil. Des cannettes vides de Coca, Fanta ou Super bock roulent et rebondissent sur la route pavée, offrant à l'aridité environnante une musique céleste, celle des anges sans doute. Lorsqu'un gémissement se mêle au reste, je quitte la couche où je viens de m'allonger. Ce gémissement n'est autre que le couinement de l'éolienne qui tourne à tout va, mais il contient aussi un message: celui du Seigneur... Alors, je vais dans l'atelier prier devant le vieux congélateur *Gelati Motta*. C'est là que reposent les corps des deux enfants morts deux jours plus tôt dans l'incendie de leur maison. Le message du Seigneur est clair: moi, Isolino Delgado, croquemort de mon état, je dois les veiller car il n'y a personne d'autre pour le faire. J'ai donc allumé quelques bougies et je suis resté avec eux jusqu'à l'aube.

Les deux petits cercueils que je viens de fabriquer sont identiques. Des cercueils d'enfants, je n'en ai jamais d'avance, cela porte malheur. Comme le veut la tradition, j'ai peint celui de la petite fille en rose et celui du garçonnet en bleu. De ce même rose et de ce même bleu que les dragées de baptême. Les deux enfants ont-ils seulement été baptisés? Je l'ignore. Les parents, morts eux aussi dans l'incendie – et que j'ai enterrés la veille –, ne sont plus là pour le dire. Comme l'inhumation des deux petits est prévue pour l'après-midi même, je décide d'attendre le dernier moment pour les mettre en bière. Mais qu'allais-je faire pour ne pas penser à eux entre-temps? Laver mon corbillard? Pourquoi pas. Comme le vent chargé de sable souffle encore, je m'escrime sur l'intérieur. Je brosse à

fond les sièges avant, aspire les moindres recoins, puis lessive tout au *Lava Todo*.

Il est neuf heures et j'ai fini. Même si cela ne sert à rien, j'es-  
sue quand même le crucifix fixé sur le toit et dépoussière les  
deux vierges lumineuses en plastique qui clignotent de part et  
d'autre du fourgon. Ces vierges lumineuses, je les ai dégotées  
chez *Loja Chinês*, la principale boutique chinoise de Mindelo.  
Quand les chinois les ont reçues, j'ai acheté le stock entier.  
Trente-cinq vierges! J'avais décidé qu'on ne les verrait nulle  
part ailleurs que sur mon corbillard, ou chez moi. Quand j'ai  
demandé à la vendeuse si elle en recevrait d'autres par le pro-  
chain bateau, sa réponse fut si évasive, que je me mis en ro-  
gne: les chinois n'avaient pas à importer et à vendre de vierges,  
qu'elles soient en plâtre, en résine, ou en plexi translucide!  
Ils devaient s'en tenir à la vaisselle en plastique, au moulin  
d'eau en bambou, ou au tableau de cascade animée! Je ne dé-  
colérais pas. Jusqu'à présent, ces chinois avaient été sur nos  
îles du Cap-Vert des envahisseurs discrets. C'était peut-être  
pour cela qu'on les avait acceptés si facilement. Mais depuis  
quelques années, ils s'infiltraient partout et proliféraient cha-  
que jour un peu plus. Le plus surprenant était qu'ils restaient  
toujours entre eux et ne sortaient jamais. Bref, ils ne voulaient  
pas s'intégrer au reste de la population, et ça, c'était vraiment  
méprisant pour nous autres autochtones! Leur attitude n'affi-  
chaient-elle pas clairement qu'ils n'appréciaient notre île que  
pour le terrain commercial qu'elle représentait? Vu le nombre  
de vierges clignotantes que j'achetais, je demandai une remise  
à la chinoise qui se tenait debout sur un haut tabouret à sur-  
veiller le fond du magasin. Mais elle me fit signe qu'elle ne  
comprenait pas et me désigna sa vieille mère centenaire tassée  
sur une chaise d'enfant. Cette dernière, malgré ma demande  
réitérée d'obtenir un prix, compta sur son boulier, haussa les  
épaules et n'en fit rien. Drôlement pratique pour s'en sortir  
d'ignorer notre langue! Pourtant, quelques mots de base de  
créole portugais ne sont pas si difficiles à apprendre.

La toilette du corbillard achevée, il me fallut songer à la mienne. J'adressai un coup d'œil amical à mon fourgon mortuaire car, en quelque sorte, j'ai du respect pour lui : quand j'ai démarré et me suis mis à mon compte, il m'a bien fallu un véhicule, car les morts ne se transportent plus sur des charrettes. J'ai déniché cette vieille 504 break à la casse. Elle avait servi de taxi collectif un bon nombre d'années. Bien qu'elle semblât avoir rendu l'âme, j'avais décidé de la retaper et il m'en fallut de la patience pour sortir de ce tas de rouilles un véhicule convenable. Heureusement, grâce à de nombreuses soudures et à beaucoup d'amour, la 504 Break avait fini par ressembler à ce à quoi elle allait servir.

Comme cela m'arrive souvent lorsque je suis sous la douche, mon portable sonne. Enfin... Quand je parle de douche, c'est un bien grand mot. Il s'agit en fait d'un fût peint en noir, perché sur le toit, qui lâche doucement de l'eau tiède par un clapet relié à une ficelle. Je décroche in extremis. C'est Lila, ma meilleure amie :

– Isolino, je serai sur la piste à quinze heures. Peux-tu m'approcher de Mindelo ?

Quand je suis à vide, il m'arrive régulièrement d'embarquer ceux qui marchent le long de l'unique route goudronnée pour se rendre à la ville. Hier, ce paysan et sa chèvre, et, souvent, une vieille qui va au marché vendre quelques légumes. Aujourd'hui, je suis soulagé de faire un bout de route avec Lila. Ce sont des enfants que j'emmène au cimetière et c'est bien plus douloureux que d'y amener des adultes.

Je suis établi à quelques kilomètres de la ville dans un hangar en taule qui abrite les cercueils que je fabrique et qui me tient lieu de logement. Je n'ai aucun voisin. Personne ne souhaite vivre à côté d'un croquemort. Autour de chez moi : rien à l'horizon.

Et puis, « Isolino », mon prénom, ne veut-il pas dire « isolé » ou « voué à la solitude », voire « abandonné » ? Oui, je suis la preuve vivante de l'influence de notre prénom sur notre vie. Ma vie n'a-t-elle d'ailleurs pas commencé par un abandon ? Celui de ma mère, trop jeune pour s'occuper de moi, et qui, dès qu'elle m'a eu, m'a confié à sa propre mère, avant de disparaître. J'ai ainsi été élevé par une grand-mère qui ne cessait de ronchonner contre sa dépravée de fille engrossée par le premier venu.

Quand j'eus treize ans, grand-mère m'abandonna à son tour puisqu'elle mourut. J'ai cherché maman sans trop savoir par où commencer. Je l'ai cherchée partout, mais sans résultats. C'est alors qu'un prêtre Français, le père Manuel, m'a trouvé, dormant dans la rue. Ce père Manuel s'occupait d'enfants comme moi. Il m'a recueilli dans son orphelinat. Chaque jour il nous disait, à nous autres orphelins, que, à Mindelo, ville corrompue où misère et vice régnaient en souverains, sans lui, nous serions tous morts de faim ou de maladies. Moi, je le croyais et le considérais comme mon sauveur.

Pour m'amender de tout ce qu'il avait fait pour moi et les autres, je devins son cuisinier. Avant de mourir, grand-mère m'avait tout de même appris à bien cuisiner. Maîtriser la cuisson du *churrasco* ou fumer l'espadon, j'adorais ça. Et plus tard, je comptais bien en faire mon métier. Un jour où j'avais parti-

culièrement régala le père Manuel d'un filet de thon à la *salsa verde* accompagné de *brèdes*, je m'ouvris à lui sur le sujet :

– J'aimerais être cuisinier plus tard mon père, devenir peut-être un jour un grand chef.

Mais le père Manuel ne voulut rien savoir.

– Je ne cèderai pas au péché de gourmandise, Isolino ! Et toi non plus ! Dès ce jour, tu ne me feras plus à manger. D'ailleurs, cuisinier, ce n'est pas le métier que j'ai prévu pour toi. Plus tard, tu seras prêtre comme moi, ou bien croquemort... Le vieil Arturo ne va pas tarder à nous quitter. Il nous faudra bientôt le remplacer et le Maire m'a chargé de m'en occuper. À toi de voir... Fais ton choix : prêtre ou croquemort ?

Ce choix me terrifia tant que, le soir même, je fis le mur de l'orphelinat bien décidé à ne plus jamais y retourner. C'est au port, tandis que je m'apprêtais à dormir sous une barque retournée, que je rencontrai Flores, une vendeuse de poissons. Elle avait vu mes larmes, me donna son reste de riz aux têtes de poissons et m'emmena chez elle. Flores était une jolie brune, aux yeux en amande et au charme bien particulier, mélange de douceur et de dureté. Elle fut la première femme que je connus au sens biblique. J'avais alors quinze ans, et elle, vingt de plus. Belle différence d'âge pourrait-on dire. Moi, à cette époque-là, je croyais que cela durerait toute la vie, mais cela ne dura en fait que quelques mois. Je me souviens avec angoisse de ce matin où elle me demanda de partir.

– Avec le temps, Isolino, notre histoire ne donnera rien, elle n'a jamais eu de sens, je suis folle de l'avoir entamée et préfère souffrir maintenant que demain. Va-t'en et ne reviens plus ici. Tu ne m'y trouveras plus. Je ferme ma maison et je pars vivre ailleurs.

J'ai longtemps cherché à comprendre ce que cachait Flores derrière cette décision. Un autre homme, un vrai, récemment rencontré, peut-être...

Tel le berger qui vient de rattraper sa brebis égarée, le père Manuel me remit le grappin dessus. Il me fit rentrer dans l'enclos et m'observa un moment pour voir si, après mon incartade,

j'allais me montrer à nouveau docile. Ce fut le cas. Je n'avais pas su garder Flores, je devais payer. C'est pour ça que j'acceptai de devenir le prochain croquemort. C'était mon destin, forcément. Le père Manuel m'expédia alors en apprentissage chez le vieil Arturo et, quand celui-ci mourut, ce fut moi qui l'enterrai comme il m'avait appris à le faire.

La suite est simple : à ma majorité, j'ai trouvé ce hangar perdu au milieu de nulle part dont personne ne voulait et je m'y suis installé. Le père Manuel venait souvent me voir. Quand il voyait que je n'avais pas le moral, il me disait qu'il n'y avait pas de sot métier, que j'avais fait le bon choix, qu'il avait trouvé un autre garçon pour lui succéder et que, ainsi, le moment venu, avec lui comme prêtre, et moi comme croquemort, il partirait sereinement. Mais attention ! Gare à moi si, après son départ, je ne filais pas droit ! Du ciel, il me surveillerait. Au moindre faux-pas, j'aurais de ses nouvelles !

De ses nouvelles, j'en ai eues et j'en ai encore souvent aujourd'hui. Voilà le pouvoir que, même mort, le père Manuel exerce encore sur moi. J'entends souvent sa voix solennelle me sermonner. Me dire que ceci ou cela : que c'est bien ou c'est mal. Et, si je fais le sourd, il m'apparaît alors dans sa grande soutane noire qui claque au vent, brandissant sa croix processionnaire. À sa mort, j'ai hérité de ses godillots. Voilà pourquoi, quand je m'adresse à lui, ce n'est pas vers le ciel que je tourne les yeux, non, c'est à mes pieds que je parle.

### 3

Il y a deux mois, tandis qu'une quinzaine d'années s'étaient écoulées et que je venais de fêter mes trente ans, je revis Flores, le grand amour de ma vie. C'était au coucher du soleil sur la plage de Sao Pedro où, après le travail, il m'arrive d'aller faire trempette dans la mer parmi les enfants qui s'amuse tout en se lavant dedans. Comment Flores m'avait-elle retrouvé là? Je l'ignorais. Personne ne connaissait mes habitudes. J'eus beaucoup de mal à la reconnaître, pas seulement à cause des années écoulées, mais aussi parce que la maladie l'avait rongée. Elle était si affaiblie, qu'elle ne tenait plus sur ses pauvres jambes. De sa beauté, il ne restait presque rien. Seuls ses yeux rieurs m'étaient familiers.

– Tu comprends à présent pourquoi je suis partie... Tu nous imagines ensemble aujourd'hui? Regarde-toi, regarde-moi!

– Où étais-tu, Flores?

– J'ai trouvé un travail. Dix ans dans un dispensaire à Brava, puis cinq à la conserverie de Sao Nicolao. Je ne suis revenue que récemment ici, pour y finir mes jours dans ma petite maison de pierres. Tu te souviens?

Comment aurais-je pu oublier? Les souvenirs affluaient et se bousculaient: le bain qu'elle prenait chaque soir. Ce bain où je lui savonnais le dos comme un rituel. Les recettes de cuisine que j'essayais pour conserver le poisson invendu; la pêche au lamparo avec elle sur une barcasse qui prenait l'eau et où il fallait sans cesse écoper; son regard surtout, si doux quand il se posait sur moi, si inquiet quand on faisait l'amour.

Pendant que le soleil s'enfonçait lentement dans la mer, Flores me confia qu'elle sentait la mort approcher.



– Mais Flores, il y a des docteurs, on va aller en voir un...

D'un regard, elle m'interrompit :

– Pouf! Des docteurs, j'en ai vu, et ils sont tous d'accord : je suis fichue. J'ai un service à te demander Isolino. Je voudrais que, quand le moment sera venu, tu m'enterres à moindre frais. Tu pourrais ?

Sur le coup, et parce que c'était évident, sa requête me choqua. Elle ne s'adressait pas à un quelconque inconnu, mais à celui qui l'avait toujours aimé et l'aimait encore.

En la raccompagnant chez elle, Flores me confia qu'elle avait une fille. Une fille qui s'appelait Janice, et qu'elle aurait voulu lui laisser les quelques escudos qu'elle était parvenue à mettre de côté :

– Je ne me suis jamais mariée Isolino, et je n'ai pas de famille. Si ce n'est pas trop te demander, pourrais-tu, de temps en temps, jeter un œil sur elle quand je serai partie ? Elle nettoie la plage publique de Laginha des cochonneries que laissent les pique-niqueurs ou celles que la mer rejette. Elle est belle Isolino, mais à cause de ça, trop de laveurs de voitures sans avenir ou de dealers de crack tournent autour d'elle.

Quand je suis allé observer Janice sur cette plage de Laginha, j'ai deviné la véritable raison du retour de Flores : j'étais le père de Janice, car visiblement, la gamine avait quinze ans, et c'est bien quinze ans plus tôt que, Flores et moi, nous nous étions aimés ! Comme moi, Janice était métisse, grande, et marchait avec la même nonchalance. Cette nonchalance qui semblait dire : pourquoi mes jambes sont-elles si longues ? Et que fait ma tête perchée si haut ? Ainsi, moi, Isolino Delgado, trente ans, célibataire, catholique et croquemort de mon état, j'étais père d'une gamine de quinze ans ! Père depuis tout ce temps, sans que personne ne m'en ait jamais rien dit !

En revenant vers la ville, une voix tonna dans le corbillard, faisant vibrer l'habitable entier. C'était celle du père Manuel. Sur sa photo posée sur la plage avant, son expression recueillie de Saint-homme s'anima soudain pour faire place à l'indignation :

– Parce que, non contente de t'avoir entraîné dans le vice, aujourd'hui, ta Flores veut te coller une bâtarde dans les pattes !

Pas question de laisser le père Manuel poursuivre : une fois lancé, impossible de l'arrêter ! Pour ne plus l'entendre, je fourrai sa photo au fin fond de ma boîte à gants. Malgré ça, sa voix indignée me parvenait encore, étouffée certes, mais distincte :

– Alors pour toi, au premier coup d'œil jeté sur la gamine, c'est évident que tu en es le père ? Laisse-moi te dire mon pauvre petit Isolino que tu me peines. Terriblement même... Comment peux-t-on, à trente ans passés, être toujours aussi naïf ?

Le père Manuel était passé maître en culpabilisation de son prochain, mais je n'allais pas me laisser incendier davantage. Pour couper court, je lui répondis fermement :

– Elle me ressemble, ça saute aux yeux mon père ! Si vous ne voulez pas l'admettre, c'est parce que vous n'avez pas réussi à tout contrôler de ma vie. Maintenant laissez-moi tranquille.

Pas de réponse, l'incident était clos.

Lorsque je vis Flores pour la dernière fois, elle était seule chez elle, dans sa petite maison de pierres. Pour son dernier voyage, elle voulait partir de là et non de l'hôpital. Quand je suis entré dans sa chambre et qu'elle m'a vu, elle a souri : pour Janice, elle savait qu'à présent, je savais aussi.

– Pourquoi tu ne m'as jamais rien dit, Flores ?

– T'avais son âge quand c'est arrivé... Qu'est-ce que j'aurais pu te dire ?

– Mais après... Après, t'aurais pu...

– Pourquoi faire ?

– Elle sait qu'elle a un père ?

– Non. Pour elle, son père est mort.

Du jour au lendemain, j'ai cessé de faire des photos de nouveaux-nés à la maternité. C'était pourtant mon seul passe-temps quand je ne travaillais pas : faire des photos de mères avec leur tout petit, je trouvais cela beau comme un miracle. J'ai également arrêté de lire tout ce qui me tombait sous la main. Je lisais pourtant énormément, et cela depuis ma plus tendre enfance. Mais, je ne voulais plus de cette évasion-là non plus. J'étais père, j'avais un enfant, qui plus est une fille. Je devais la sortir de la misère

car, comme me l'avait si bien dit Flores, il n'y aurait bientôt plus personne d'autre que moi pour veiller sur elle.

Quand Flores s'est éteinte, j'ai construit son cercueil comme promis. Pour lui, j'ai utilisé mes plus belles planches de bois rouge de Gambie que j'ai poncées et vernies avec le plus grand soin. J'ai gravé à l'intérieur un cœur, le mien, puis, je me suis rendu chez elle pour la laver et l'habiller. Et s'il m'arrive souvent de parler plus facilement aux morts qu'aux vivants, avec elle je fus intarissable :

– Si pour toi, Flores, j'étais encore un enfant, j'ai aussi été ton amant ! Cela a dû te faire drôle de tomber enceinte d'un homme qui aurait aisément pu être ton fils ? Tu as dû te dire que t'avais fait une énorme bêtise ! Voilà pourquoi tu t'es empressée de me jeter dehors et de t'en aller avec ton secret.

Maintenant, à moi d'affronter la paternité. Pas celle d'un père face à un nouveau-né, comme cela aurait dû être, mais celle d'un père face à une adolescente de quinze ans !... Comment allais-je m'y prendre ? Je n'y étais pas préparé, mais alors pas du tout. Soudain, sans qu'aucun mot ne sorte de sa bouche, la voix de Flores a envahi la pièce :

– Arrête de te torturer les méninges, Isolino ! Tu feras un très bon père.

Des sanglots me submergèrent. Avoir une fille d'elle signifiait qu'elle ne mourrait pas tout à fait. Il me fallait la prendre une dernière fois dans mes bras. Alors je me suis allongé sur le lit à ses côtés, la tête pleine de questions, car quand on s'est connus, Flores n'avait jamais rien voulu me dire d'elle. En dehors de l'amour que nous faisons, elle jugeait le reste superflu. Tout ce que j'aurais voulu savoir d'elle à présent, ce serait désormais à moi de l'inventer.

Tandis que je la serrais contre moi, un tout jeune prêtre est entré dans la chambre. C'était le nouveau, celui qui avait pris la succession du père Manuel. Il était aussi vilain que lui et venait sûrement, comme c'est l'usage, prendre les dispositions nécessaires aux obsèques.

– Que fais-tu là dans les bras de la défunte? m’a-t-il demandé d’un air offusqué.

– Je lui parle, on discute de choses et d’autres, ai-je répondu pour le provoquer, parce qu’il troublait un moment d’intimité.

– C’est malin! a-t-il rétorqué. Ne vois-tu pas qu’elle ne t’entend plus? Tu ferais mieux de faire ton boulot! Qu’est-ce que ses proches diraient s’ils te trouvaient là, couché sur ce lit, à pérorer avec leur défunte?

– Et si elle nous entendait? Qu’en sais-tu?

– Insensé! Que dirait le père Manuel, s’il te voyait discuter ainsi avec une morte?

– Rien, car lui et moi devisons de même! fis-je, tout en inspectant cette pièce où j’avais été si heureux.

Le petit prêtre me regardait d’un air suspicieux, comme si j’avais l’intention de chaparder un bien précieux dans la chambre. Il est vrai que, à chaque fois que je m’occupais d’un mort, j’embarquais quelque chose qui lui avait appartenu. Mais chaparder n’était pas le terme exact. Ce que je prenais était généralement tout à fait ordinaire, sans valeur. Il s’agissait toujours d’un objet quelconque qu’aucun parent ne songerait à conserver. Je l’entreposais la plupart du temps dans la remise qui jouxte mon hangar et que je me plais à appeler « ma petite chapelle d’ex-votos ». C’est là que j’honore les morts, mes morts.

Au premier coup d’œil, l’objet que mon regard croise doit me rappeler celui à qui il appartenait. Je prie alors pour qu’il repose en paix. Ce n’est pas une longue prière, mais plutôt une pensée, un clin d’œil, voire un sourire. Souvent aussi, j’embarque quelque chose qui me servira comme, par exemple, une vieille casserole.

Dans cette chambre où Flores reposait, je ne voulus rien prendre. Son souvenir suffisait. Inutile de l’altérer par quoi que ce soit de matériel. Pendant que je rangeais mes ustensiles, le petit prêtre me suivait toujours de ses petits yeux soupçonneux. Moi, j’avais encore envie de rester avec Flores. C’était à lui de déguerpir. Il me sembla impératif de le lui signifier à ma manière :

– Regarde comme Flores est paisible à présent. On dirait qu'elle fait une petite sieste... Plus de désagrément, plus une once de stress. La voilà débarrassée de ce corps qui la faisait tant souffrir. Son esprit vole! Il vole au-dessus de toi et moi, ai-je poursuivi soudain inspiré. Peut-être nous voit-elle? Regarde là-haut! Fais lui un petit signe!

Le vilain petit prêtre me dévisagea cette fois avec terreur. Le moment était venu de l'achever en lui assénant ma vision toute personnelle de la foi :

– À présent, Flores sait ce qu'il y a après la vie, petit père. Mais elle n'en dira rien. Comment pourrait-on vivre sa vie si on savait? Sais-tu que la meilleure façon de commencer une journée est de penser à la mort? C'est elle qui nous fait avancer, nous stimule, nous dicte de laisser sur cette terre de petites traces de nous-mêmes, des traces illusoires, comme celles que ferait un chien pour marquer son territoire.

Pour clore en beauté, je lui désignai en rigolant mes godillots, puis la paire d'Adidas chinoise qui dépassait de la soustane dont il avait hérité et que je connaissais depuis toujours. Le laissant là, dévasté, je sortis satisfait, sachant que, pour la mise en bière de Flores, il me faudrait revenir une fois qu'il serait parti.

Le lendemain, je suis à nouveau retourné sur cette plage où ma fille ramasse les ordures. Flores s'était éteinte si vite qu'elle ne m'avait pas dit grand-chose sur elle. Sans me faire remarquer, j'ai tenté de surprendre les conversations qu'elle avait avec ses collègues, écoutant furtivement de droite à gauche, mais je n'ai rien appris du tout.

L'enterrement de Flores, orchestré par le vilain petit prêtre, eut lieu deux jours plus tard. Janice se tenait très droite, très digne au centre d'un groupe de femmes. Je cherchais son regard, mais elle fuyait le mien comme on fuit celui d'un bourreau : j'étais celui qui rendait officielle la mort de sa mère.

La cérémonie fut accompagnée par des musiciens qui jouèrent une morna que nous écoutions souvent Flores et moi.

Puis le vieux Malaquias interpréta seul au violon une complainte qui me déchira le cœur et je ne pus retenir mes larmes. Seulement voilà : un croquemort ne pleure pas ! Je suis donc allé essuyer mes larmes derrière le mausolée dédié à Amilcar Cabral, notre héros de l'Indépendance et, quand on est venu me chercher pour descendre le cercueil, j'avais retrouvé un peu de dignité.

Ensuite, sans trop comprendre pourquoi, n'étant sans doute plus maître de moi-même, je me suis approché de Janice. J'ai posé une main sur son épaule et, de l'autre, je lui ai caressé la joue. Elle m'a alors toisé avec stupeur. Ses camarades et le vilain petit prêtre se sont aussitôt regroupés autour d'elle et ils m'ont dévisagé comme un fou qui se serait échappé d'un asile. Je venais de me conduire comme un père, tandis que, pour Janice, je n'étais évidemment qu'un étranger. Un étranger qui s'était permis un geste totalement déplacé ! Et cela au moment où elle venait de perdre l'être qu'elle aimait le plus au monde ! Quel imbécile ! Honte sur toi, Isolino Delgado, me suis-je dit avant de bafouiller quelques mots d'excuses que le vent s'empressa d'emporter, et de prendre la fuite, abandonnant sur place tréteaux et cordes.

À la suite de cela, je suis resté cinq jours terré chez moi, conscient d'avoir perdu non seulement l'unique amour de ma vie, mais aussi une fille que je ne connaîtrai jamais. Lila, qui avait appris la mort de Flores, me téléphona plusieurs fois, mais je ne lui répondis pas. Pour la première fois, j'eus honte d'être croquemort et honte d'être pauvre. Cette pauvreté, à laquelle je m'étais habitué comme à un sacerdoce, devait cesser au plus vite !